

Il ne lui manquait plus que d'avoir surmonté les privations affreuses par lesquelles il venait de passer pour venir se faire pendre ici.

—Je suis donc bien changé, balbutia-t-il, puisque Votre Honneur ne me reconnaît pas !

Et d'un accent précipité, il rappela au général anglais les détails de sa précédente visite à son camp, lui fournissant des renseignements précis.

Alors celui-ci ne put plus douter, et il l'avoua. A partir de ce moment, l'ancien intendant, le fourbe criminel se sentit rassuré.

Le général avait donc reconnu la qualité, le titre d'agent secret que Stewart Bolton portait toujours.

Il lui demanda alors par suite de quelles circonstances il se trouvait dans un pareil état.

D'un accent amer, sifflant, Stewart Bolton lui raconta comment il avait été dépouillé par des partisans détachés de l'armée anglaise elle-même.

Il se rappela que Julien devait lui servir d'otage pour obtenir la reddition de la citadelle d'Avenel à la couronne d'Angleterre.

Attaqué par une bande de partisans écossais, prétendit-il, son prisonnier lui avait été enlevé.

Les Ecossais s'étant divisés, une de leurs bandes venait de lui glisser entre les doigts et il se déposait à les prendre dans un coup de filet magnifique cette fois, lorsque ses houspailleurs s'étaient mutinés et l'avaient dépouillé et essayé de le tuer.

—Je n'ai échappé que par miracle et en me cachant à leur tentative homicide, termina Bolton. Et j'ai tout lieu de croire qu'ils ont eu des pourparlers criminels avec des émissaires ennemis et se sont concertés avec eux, afin de m'empêcher d'arriver à un résultat d'une importance capitale pour le triomphe de notre cause.

Par cette accusation venimeuse, il faisait condamner d'avancer au gibet, dont on le menaçait lui-même peu auparavant, les bandits qui avaient osé se retourner contre lui.

Stewart Bolton accepta volontiers l'hospitalité.

Une nuit de véritable sommeil n'était pas de trop après toutes celles qu'il venait de passer dans un qui-vive incessant.

Le lendemain, après une nuit de sommeil réconfortant, il se rendit auprès du commandant du camp.

—Je viens vous remercier, messire de l'hospitalité si généreuse que vous m'avez accordée, commença-t-il. Je me ferai un plaisir de la porter à la connaissance de Son Honneur le lord-duc de Somerset.

—Mais son devoir à ses exigences et il me faut prendre congé de vous.

Son interlocuteur n'avait aucune raison de douter de ses assertions.

—Je ne pourrai pas vous fournir une escorte bien importante, dit-il.

—Aussi cinq ou six cavaliers disciplinés et un cheval pour moi-même me suffiront-ils, répondit l'espion.

Un sergent vint annoncer que l'escorte commandée était prête.

Stewart Bolton sortit, accompagné de son hôte qui resta debout, en dehors de sa tente surmontée du pavillon anglais.

Il y avait là dix cavaliers solides et bien montés, au lieu de cinq ou six comme l'agent secret l'avait demandé.

L'un d'eux tenait, en plus, un cheval tout harnaché pour Stewart Bolton.

—Allons, pensa ironiquement l'ancien intendant, le maître fourbe, la providence fait bien les choses.

Ayant de nouveau remercié, avec une effusion menteuse, le commandant du camp, il se mit en selle.

Il s'aperçut alors que les fontes contenaient deux pistolets chargés et des munitions.

—Je vois que Votre Honneur n'a rien négligé, en général prévoyant, pour le service de Sa Majesté et de mylord-duc, dit-il. Que Votre Honneur me permette d'ajouter que je ne manquerai pas de le signaler dans mon rapport.

Et saluant le général avec une humilité et, à la fois, un air de protection, il lâcha les rênes à son cheval.

Et il s'éloigna suivi de la solide escorte qu'on lui avait donnée.

CXV. — LE NORD

Perdus dans les forêts qui, à cette époque lointaine, couvraient une grande partie du sol de l'Angleterre, Martial et Marguerite, la fille d'Ellen Mercy, se dirigent au hasard vers le nord.

Par delà la frontière qui les sépare, en Ecosse, Julien d'Avenel, Christie de Clinthill, Ketty subissent eux aussi la même impulsion.

C'est vers le nord également que Stewart Bolton se dirige de nouveau.

Et seul, dressant sur les plaines sa stature puissante et mélanco-

lique, un homme orienté également sa marche vers le septentrion. C'est Joë, le marin, l'ancien pirate du *Forward*.

Depuis qu'il avait quitté l'armée du chevalier d'Avenel, Joë ne cessait de cheminer "le cap" sur le manoir de Claymore, selon son style d'homme de la mer.

Joë pensait à lady Avenel, à Ellen Mercy, et à leur entourage pour lui fournir des indications avec lesquelles il se mettrait en campagne, seul, terrible opiniâtre.

Hélas ! que pourraient lui apprendre les uns et les autres ?

Mais il trouverait un logis bien morne, un seuil frappé de désolation.

La disparition simultanée des chers enfants y avait laissé un vide immense.

Et les deux femmes, les deux mères passaient de longs moments se regarder sans parler.

Marie d'Avenel ne connaissait pourtant pas toute l'étendue de la perte qu'elle avait faite.

Elle ignorait que c'était son fils que des bandits, demeurés inconnus, lui avaient enlevé.

Marie Stuart avait bien prescrit des mesures pour découvrir les auteurs de ce rapt aussi audacieux que criminel.

Mais reine au pouvoir précaire, on a vu que ses ordres avaient été sans effet.

Du reste, Stewart Bolton n'avait mis dans la confiance que les deux estafiers qu'il avait amenés ensuite, afin de les avoir comme gardes du corps et geôliers de son jeune prisonnier.

En les prenant avec lui, il avait été mû aussi par l'intention de les soustraire à la tentation de jaser, — ce qui aurait risqué d'arriver, après l'absorption de quelques verres de gin ou de whisky de trop.

La prudence extrême montrée par Stewart Bolton dans cette circonstance aurait donc rendu stériles, vraisemblablement, les recherches d'une police plus zélée que ne l'était celle de l'infortunée souveraine.

Marie Stuart, voyant qu'elle ne pouvait rien pour les deux châtelines si éprouvées, avait essayé de les consoler, de distraire leur commune douleur en les appelant à sa cour.

Marie d'Avenel, qui n'avait pas de raison admissible pour refuser cette auguste invitation, s'était rendue seule auprès de souveraine.

S'abstenir eût été non seulement une injure imméritée envers la reine d'Ecosse qu'il aurait été dire aussi, en quelque sorte, que ce n'était pas la peine pour l'épouse de l'illustre chevalier d'Avenel d'aller figurer dans une cour à la veille de disparaître peut-être.

Une telle pensée ne pouvait venir dans l'esprit de celle dont le mari portait avec tant d'éclat le titre de chevalier de la reine.

D'ailleurs, afin de mettre ses nobles invitées à l'abri de toute inquiétude, comme de toute agression durant le trajet du manoir de Claymore à Edimbourg, Marie Stuart avait envoyé un officier entouré de plusieurs de ses gardes leur porter son invitation avec l'ordre de rester à leur disposition.

De cette façon, Marie d'Avenel pourrait laisser, durant son absence, son château sous la surveillance de ses serviteurs.

Ces égards, ces affectueuses prévenances avaient touché les deux femmes, et lady d'Avenel arrivée auprès de la reine lui exprima leur commune reconnaissance, en même temps que les regrets d'Ellen Mercy qui ne voulait attrister l'auguste souveraine par le spectacle de sa douleur.

Et elle-même n'avait fait qu'un court séjour à Edimbourg.

Prenant congé de la reine après deux ou trois jours de présence à Edimbourg, logée au palais, elle était allée retrouver son amie.

Les larmes d'Ellen Mercy la rappelaient.

Et aussi un sentiment qu'elle ne pouvait analyser, ignorante de la vérité.

Mais les lieux où ont vécu ceux qui vous tiennent de près ont comme un charme endolori.

Et ce charme, Mme d'Avenel le ressentait, rempli de mélancolie, et cependant puissant... irrésistible !

CXVI. — LES TROIS GRACES

Marie d'Avenel, était donc de retour du manoir de Claymore depuis quelques jours, lorsque Halbert le mari de Mysie, toujours aussi vaillant, en dépit des années qui commençaient à charger sa tête, se présenta, annonçant que l'on apercevait de nombreux cavaliers à l'extrémité de l'allée.

—Serait-ce Walter ? s'écria Marie d'Avenel.

Mais l'exaltation de sa joie soudaine fut de courte durée.

Son époux, le défenseur de la cause nationale n'aurait pas dû son poste d'honneur à un pareil moment.

Des courriers l'auraient du reste prévenue ou seraient allés porter à la reine l'annonce de son retour.